

STANISŁAW ROSIEK

Université de Gdańsk

Comment parler le langage que l'on ne connaît (presque) pas ?

1.

Mieux vaut parler que ne pas parler. Il en est toujours ainsi, jamais autrement. Même lorsqu'on risque de s'exposer au ridicule et à la moquerie, à la colère et à l'irritation de quelqu'un, à un reproche ou à l'exclusion sociale. Sans une conversation vive, sans un dialogue risqué, la vie sociale ralentit. La culture devient quelque chose de prévisible. Nous devons donc parler de livres, y compris de ceux que l'on a pas lus, et d'images, y compris de celles que l'on n'a jamais vues. Et il en est de même de conversation sur la musique, le film, le théâtre... Il ne s'agit d'ailleurs ni d'une autorisation, ni de son absence. Aucune interdiction ne peut retenir une pratique courante : nous parlons (et parlerons) de ce que nous ne connaissons pas assez bien. Sans une telle désinvolture, sans une telle audace, ne seraient possible ni un large échange d'idées, ni un libre mouvement de valeurs, ni la circulation d'œuvres.

L'importance du manifeste culturel de Pierre Bayard¹ ne consiste pas en la découverte que nous conversons souvent au sujet de livres que nous n'avons pas lus. Cela, on le sait depuis longtemps. À nous, les Polonais, c'est Witold Gombrowicz qui a donné une magnifique leçon du non-lire, en déclarant dans son *Journal* qu'il ne s'était jamais donné la peine de « lire à fond » le livre de Bruno Schulz qui était son ami. Discret, Schulz ne l'interrogeait pas sur sa propre œuvre. Peut-être est-ce parce qu'il savait, comme le supposait Gombrowicz, que « les œuvres d'art du plus haut niveau ne se lisent quasiment pas, elles agissent [je ne sais trop comment] peut-être par leur existence même au sein de la culture »².

¹ P. Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?*, Paris, Minuit, 2007.

² W. Gombrowicz, *Journal. Tome II : 1959–1969*, trad. D. Autrand, Ch. et A. Kosko, Paris, Gallimard, 1995, p. 216.

L'importance du manifeste culturel de Pierre Bayard ne consiste pas non plus en des conseils pratiques qu'il donne à la fin (mais là-dessus chacun se débrouille comme il peut).

Ce qui secoue dans son livre, ce qui est digne de la plus grande admiration, c'est le courage et la détermination dans la traque de l'hypocrisie et des illusions relatives à la lecture. « Aussi conviendrait-il, dit Bayard, pour parvenir à parler sans honte des livres non lus, de nous délivrer de l'image oppressante d'une culture sans faille, transmise et imposée par la famille et les institutions scolaires, image avec laquelle nous essayons en vain toute notre vie de venir coïncider »³. Nous devons – j'ajouterais – accepter toute une série de catégories négatives qui décrivent une vision alternative, catégories telles que la discontinuité, la non-linéarité, l'incomplétude, le flou, l'imprécision, l'inadéquation, le non-savoir, la non-identité, l'imperfection...

L'être effectif de la littérature (de la culture) est différent de celui que l'on peut trouver dans les manuels de l'histoire de la littérature (et de la culture). Ceux-ci admettent que tout le monde a tout lu, qu'on se souvient de tout, et que notre mémoire individuelle fait partie de la Grande Mémoire du Passé, dont on se sert universellement. En elle, pas de lacunes, pas de trous ou de discontinuités.

Et pourtant, l'histoire se file différemment. Remarquable est l'actualité des thèses du manifeste publié il y a un demi siècle par Hans Robert Jauss dans « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire » (1967)⁴, qui sur bien des points s'est rendu coupable du plagiat (par anticipation) à l'égard du livre de Pierre Bayard⁵. Ici et là, le même rejet des « préjugés de l'objectivisme historique » et la même conviction que l'œuvre littéraire est en éternel devenir (toujours à la mesure des lecteurs), et que le public de lecteurs « n'est pas un simple élément passif qui ne ferait que réagir en chaîne ; il développe à son tour une énergie qui contribue à faire l'histoire »⁶. Mais Bayard va plus loin que Jauss. À la fin il postule l'abandon de la lecture au profit de l'écriture, de la création personnelle, à laquelle mène la lecture de livres (qu'on n'a pas lus).

2.

Faire un pas de plus que Pierre Bayard, voici ma tâche, c'est-à-dire définir comme objet de réflexion critique non pas tel ou tel *sujet* de l'énonciation (qui n'est pas entièrement connu), mais son *langage* (que le locuteur ne maîtrise pas entièrement). Ce passage de « parler de quelque chose » à « parler en une langue » permettra d'apercevoir et d'analyser le mécanisme universel d'échanges sociaux, à savoir la communication langagière en général, sans indiquer ses références et ses

³ P. Bayard, op. cit., p. 119.

⁴ H. R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, tr. C. Maillard, Paris, Gallimard, 1978.

⁵ Selon le principe décrit par Bayard dans son livre *Le plagiat par anticipation*, Paris, Minuit, 2009.

⁶ H. R. Jauss, op. cit., p. 49.

champs thématiques. Là aussi on peut facilement démasquer une série d'illusions et nombre de tabous qui gênent la spontanéité de l'expression langagière.

Un des fondements de toute communication, on le sait, est l'entente sur le code entre l'émetteur et le récepteur. Dans l'ouvrage, aujourd'hui classique, *Linguistique et poétique*, Roman Jakobson remarque que la communication, pour être efficace, a besoin d'un « code, commun, en tout ou au moins en partie, au destinataire et au destinataire (ou, en d'autres termes, à l'encodeur et au décodeur du message) »⁷. Il en résulte que plus grande est la partie commune, plus l'entente est facile et efficace. Théoriquement, on peut indiquer des situations limites (et en même temps opposées) : l'une de l'identité du code (tout le monde parle le même langage), l'autre de sa désunion (chacun parle à sa manière).

Rien de nouveau sous le soleil. Dans les récits bibliques, ce sont les situations où les hommes se trouvaient avant et après la destruction de la Tour de Babel. Concordance qui donne à penser. Lire le structuraliste Jakobson et lire le livre de la Genèse conduit aux mêmes conclusions. Le code commun à l'émetteur et au récepteur (« La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots » Gn 11,1) est la condition de l'entente, tandis que la dislocation du code, sa désunion, conduit à la rupture et à l'impossibilité de la communication (« qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres ! » Gn 11,7). Entre ces deux situations limites s'étend la sphère des possibilités médianes – c'est là que s'est en réalité logée la communication dans laquelle nous sommes immergés. En utilisant le langage (le sien et l'étranger) nous admettons tacitement deux principes, [1] à savoir qu'il faut tendre à l'entière maîtrise du code, et [2] que sans satisfaire à cette condition, une communication efficace à tous les coups n'est pas possible.

Je voudrais soumettre ces principes à un examen critique. Le code commun à l'émetteur et au récepteur, ce n'est qu'un présupposé théorique, et par conséquent on n'a pas à viser cette impossible identité. L'entière différence des codes n'exclut pas une communication efficace. Même là, une entente reste possible. Même là, il faut entreprendre des efforts afin de nouer le contact et le dialogue. Je commence donc par un cas limite. De mon titre disparaît le mot « presque ». Je pose alors la question suivante : comment parler le langage que l'on ne connaît pas du tout ?

3.

Et pourtant, nous ne vivons pas à l'époque « après la Tour de Babel », *after Babel*, comme intitule son livre George Steiner. Il est vrai qu'il existe les uns à côté des autres des milliers de langues (plus exactement, il en existe aujourd'hui six ou sept mille, mais il y en a eu bien plus). Il est vrai que la plupart des gens ne connaissent que leur langue maternelle. Cela n'annule pas pour autant la possibilité d'entente

⁷ R. Jakobson, « Linguistique et poétique », [dans :] *Essais de linguistique générale 1. Les fondations du langage*, trad. et préface N. Ruwet, Paris, Minuit, 1963, p. 213–214.

avec d'autres. La parole est une fonction différentielle du corps. Diverses modes d'articulation reposent sur les organes identiques du point de vue anatomique et physiologique. Le corps garantit au fondement une même expérience sensible du monde⁸. Voici le fondement irréductible de la communication entre les êtres humains : annonce de la bonne nouvelle. Tout le reste, toute la diversité lexicale ou syntaxique des langues, est secondaire. Il en est de même avec les différences culturelles. Ce qui est le plus important, c'est l'ancrage corporel-sensible dans le monde. C'est grâce à lui que les premiers contacts langagiers entre les représentants des cultures différentes ont été possibles par le passé. Agissant dans diverses époques et dans divers coins du monde, le marchand, le voyageur, le conquérant ont montré que la confusion des langues est réversible. La punition décrétée par Dieu s'est avérée inefficace. Comme si la Tour de Babel n'avait jamais existé.

Il serait intéressant de relire sous cet angle les rapports des voyageurs, des découvreurs de nouveaux continents et de nouveaux peuples, les récits des marchands cheminant avec leurs marchandises (et à la recherche de marchandises) vers les contrées lointaines, des *conquistadors* des terres étrangères et de la richesse des autres, des missionnaires convertissant les sauvages. Les témoignages qu'ils ont laissés permettraient d'examiner avec précision le mécanisme de nivellement des différences entre les langues étrangères les unes aux autres.

Ici, un exemple littéraire doit suffire.

Sur l'île de Robinson, célèbre héros du roman de Daniel Defoe, surgit un groupe de Caribéens sauvages, cannibales, qui ramènent avec eux des captifs qui, selon les mœurs locales, devaient être mangés. Robinson sauve l'un d'eux. Les sauvages prennent le large. Il ne reste sur l'île que Robinson et le jeune homme secouru. Leur premier contact n'a pas encore de caractère langagier. Afin de rassurer l'étranger, Robinson lui fait un signe de la main. « Enfin il s'approcha de moi ; puis, s'agenouillant encore, baisa la terre, mit sa tête sur la terre, prit mon pied et mit mon pied sur sa tête : ce fut, il me semble, un serment juré d'être à jamais mon esclave »⁹. Plus tard, ils parlaient aussi avec des signes. En approchant de plus en plus le jeune sauvage, Robinson décide un jour de lui apprendre des mots anglais. Le roman décrit avec menu détail le début de l'apprentissage : « D'abord je lui fis savoir que son nom serait Vendredi, c'était le jour où je lui avais sauvé la vie, et je l'appelai ainsi en mémoire de ce jour. Je lui enseignai également à m'appeler maître, à dire oui et

⁸ Chacun devinera que les pensées de Maurice Merleau-Ponty se cachent derrière ces phrases.

⁹ D. Defoe, *Robinson Crusoe*, édition présentée et annotée par M. Baridon, trad. P. Borel, Paris, Gallimard, 2001, p. 337-338. « At length he came close to me, and then he kneel'd down again, kiss'd the ground, and laid his head upon the ground, and taking me by the foot, set my foot upon his head ; this it seems was in token of swearing to be my slave for ever » (D. Defoe, *Robinson Crusoe*, introduction by G. N. Pocock, London, New York, M. A., 1972, p. 148).

non, et je lui appris ce que ces mots signifiaient »¹⁰. L'élève faisait des progrès rapides. Bientôt, ils pouvaient communiquer en anglais quant aux choses dont on a le plus besoin. Un an après, Vendredi « commençait à parler assez bien »¹¹. Robinson pouvait converser avec lui de manière intéressante, et bientôt discuter de Dieu, de Satan, et de la croyance authentique.

Cet apprentissage asymétrique de la langue ne reposait pas, comme on le constate, sur la recherche des équivalents langagiers, ni à comparer les deux codes pour créer un dictionnaire. Robinson n'avait pas la curiosité de connaître la langue de Vendredi (quoique, après avoir entendu les mots de sa langue, il reconnaissait : « bien que je ne les compris pas, me furent bien doux à entendre ; car c'était le premier son de voix humaine, la mienne exceptée, que j'eusse ouï depuis vingt-cinq ans »¹²). Comme beaucoup avant lui et après lui, il introduisait le sauvage dans les arcanes de l'anglais. Et lorsque l'autre maîtrisait suffisamment la langue maternelle de Robinson, celui-ci a entamé avec lui une vraie conversation, une vraie conversation en anglais.

Cependant, on peut s'imaginer un autre commencement de l'entente, moins léonin et moins arrogant¹³ : la reconnaissance bilatérale de la parole propre dans la parole de l'autre.

Peut-être faudrait-il d'ailleurs enseigner dans les écoles non seulement des langues particulières (et par la force de choses privilégier certaines d'entre elles), mais encore quelque chose comme un *protocole universel de communication*, applicable à la situation d'une rencontre des personnes parlant des langues différentes. Par quoi devraient-elles commencer ? Voici la proposition des premiers ajustements :

1. je – tu – il / elle / ça
2. ici – là-bas
3. maintenant – avant – après
4. oui – non
5. bien – mal

Et ainsi de suite, etc. Les matrices de cette sorte, prenant en compte les structures élémentaires pour toutes les langues, ou du moins pour certaines d'entre elles, pourraient recevoir un contenu de la part de ceux qui voudraient entreprendre

¹⁰ Ibidem, p. 341. « I made him know his name should be Friday, which was the day I sav'd his life ; I call'd him so for the memory of the time ; I likewise taught him to say Master, and then let him know, that was to be my name ; I likewise taught him to say hest and no, and to know the meaning of them » (p. 150).

¹¹ Ibidem, p. 351. « Friday began to talk pretty well » (p. 155).

¹² Ibidem, p. 338. « And though I could not understand them, yet I thought they were pleasant to hear, for they were the first sound of a man's voice that I had heard, my own excepted, for above twenty five years » (p. 148).

¹³ J'espère que les exemples édifiants d'ouverture et de tolérance à l'égard de tout « étranger » rencontré sur le chemin puissent être trouvés dans les relations de voyageurs, de découvreurs et de conquérants des nouveaux mondes, au sujet des premiers contacts langagiers. Il serait intéressant de soumettre à l'examen détaillé les dictionnaires qu'ils établissaient de ces langues inconnues, car en eux précisément devaient se créer spontanément les pactes interculturels.

des efforts pour communiquer, mais qui ne connaîtraient aucune langue commune. Grâce à eux, le monde retrouverait l'identité dispersée dans la diversité de la parole des hommes. Vraisemblablement, il n'y a pas d'autres solutions, puisqu'il est impossible de maîtriser toutes les langues vivantes d'aujourd'hui. On peut donc toujours se mettre à la place de Robinson ou de Vendredi. De plus en plus le monde s'ouvre devant nous. Le multilinguisme atténue le problème communicationnel mais ne le résout pas. Personne ne connaît les langues nécessaires pour parler avec tout un chacun qui croise le chemin de sa vie. L'anglais, qui a le statut d'une langue globale, apparaîtra inefficace en Chine, dans les pays arabes et dans l'Amérique du Sud. Peut-être vaut-il mieux alors élaborer une stratégie utile pour commencer des contacts et pour établir des contrats langagiers à partir d'un point zéro : moi – tu – lui, Robinson – Vendredi – la tête tranchée d'un cannibale.

L'identité de l'existence charnelle et de l'ancrage sensible dans le monde est la base de tels accords. C'est donc la similitude des expériences humaines qui en constitue le fondement. Appartenant à des cultures différentes, Robinson et Vendredi se retrouvent d'un même côté. Mais le démarrage d'une prise de contact avec les messagers de civilisations extraterrestres devrait s'appuyer sur d'autres bases. Il faudrait établir un canal communicationnel commun. L'œil et l'oreille, mais aussi la langue, ce sont les instruments spécifiques à la modalité humaine d'être au monde. C'est grâce à eux que le monde nous apparaît tel et non pas autre. Je crains que le communiqué adressé aux êtres cosmiques et envoyé dans les années soixante-dix sur le bord de la sonde Pioneer (c'était une plaquette d'aluminium représentant les silhouettes d'une femme et d'un homme, deux atomes d'hélium, le schéma du système solaire avec l'emplacement de la Terre, et d'autres informations de cette sorte) ne serait pas remarqué du tout. D'où vient la conviction que les Étrangers ont des yeux pour voir ?

4.

Lorsqu'un être humain se met en face d'un autre être humain, et surtout lorsqu'ils sont pleins de bonne volonté, les essais qu'ils entreprennent pour surmonter la barrière de la langue et de l'entente vont tôt ou tard être couronnés de succès. Ils seront unis par l'expérience dont le fondement est identique. Quelques semaines, quelques mois vont passer, et... Robinson causera agréablement avec Vendredi. Et Vendredi ? Comment ça se présente de son côté ? C'est en anglais qu'il parlait avec Robinson. Il a abandonné sa propre langue (de même qu'il a abandonné ses propres croyances et ses mœurs, en reconnaissant la supériorité du christianisme et de l'Occident). L'asymétrie de leur dialogue consiste également en ceci que chacun d'entre eux s'inscrivait différemment dans l'anglais, l'un mieux, l'autre moins bien. C'est Vendredi qui devient maintenant mon héros. C'est à lui que je dédie mon écrit

qui se transformera désormais en un *vade-mecum* pour ceux qui entreprennent les efforts pour parler la langue qu'ils ne connaissent (presque) pas.

Dès le départ une difficulté importante apparaît pour définir le mot « presque ». Entre la compétence linguistique absolue et l'ignorance absolue, s'étend un ensemble d'infinies possibilités : d'idiomes personnels, de langages privés, de l'éloquence séduisante, de bégayement, des silencieux à la bouche d'or, lisses et tristes, de la parole raffinée et élégante, et pourtant simpliste. Il est d'habitude difficile de mesurer et d'organiser ce champ fort étendu. Il est difficile de se situer définitivement en lui. Nos compétences linguistiques, ainsi que nos savoirs, changent sans cesse. Admettons donc que nous ayons déjà entendu la première leçon de Robinson. Le « presque » dont je parlerai, ce n'est donc pas le niveau TOEFL ou *advanced* ; c'est le niveau de Vendredi.

5.

À Vendredi, comme à moi-même, je dis : quant à la communication dans une langue étrangère, commençons par abandonner les idéaux (et les espoirs) trop élevés. Lorsque nous parlons notre langue à nous, nous sommes d'habitude plus pragmatiques (et plus tolérants) que lorsque nous entrons nous-mêmes sur le territoire d'une autre langue. Peut-être est-ce parce que les langues étrangères, extérieures par rapport à ce qui nous est familier, créent l'impression des êtres idéaux. C'est comme telles d'ailleurs que nous les découvrons, à travers les dictionnaires et les grammaires, gardiens de la rectitude, qui ne connaissent pas l'erreur, mais pas la vie non plus, avec son lot d'imprévisible. La langue maternelle, au contraire, intériorisée et familière, est notre mesure et à notre mesure. Elle est donc fatalement infirme, incomplète, peu soignée...

À Vendredi, comme à moi-même, je rappelle donc quelques caractères élémentaires de l'expression langagière, que nous oublions la plupart du temps lorsque nous parlons dans une langue étrangère, mais que nous admettons comme évidents lorsque nous parlons notre langue à nous.

1. Il est impossible d'accéder à une rectitude absolue dont l'idée même est dangereuse pour le but ultime de la communication langagière. En effet, l'envie de respecter les règles de la grammaire freine la liberté de l'expression individuelle. Il faut lever l'éternel dilemme : parler correctement – parler efficacement, car l'enjeu n'est pas dans le parler correctement, mais dans l'entente.

2. Le dit est la même chose que le pensé. En parlant, nous pensons un peu comme si nous étions à l'extérieur, nous suivons la parole, c'est elle qui nous conduit, en suggérant parfois les meilleures pensées. Il n'y a rien de mauvais, cher Vendredi.

3. On ne dit jamais tout ce qu'on veut (ou ce qu'on doit) dire. Il faut donc courageusement assumer le sentiment désagréable de l'expression incomplète : l'insuffisance de l'expression. On ne dit jamais « qu'un peu ». Souvent, on ne fait que

faire comprendre. De toutes les façons, de dit, il y a toujours moins que de ce qui reste, ou qui est encore à dire.

4. Nous ne comprenons pas tout ce que les autres nous disent. Et nous n'avons pas besoin de tout comprendre pour communiquer. La compréhension est provisoire et approximative. Nous ne faisons qu'approcher le sens (l'intention). D'ailleurs, ce n'est pas de la même manière que l'on comprend la parole vivante et le texte. Les herméneutiques traditionnelles ne sont pas d'un grand secours face à la communication verbale. Le principe du dépassement de l'intention cesse d'être de mise. À chaque instant, le locuteur peut dire : « Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu m'as mal compris ». Même si tu comprenais ton interlocuteur, cher Vendredi – comme le conseille Wilhelm Dilthey¹⁴ –, à savoir mieux « qu'il ne s'est compris lui-même », ce serait à lui le droit de trancher dans une controverse herméneutique éventuelle.

6.

Il est temps de passer à la partie pratique. Voici donc les dix conseils pour Vendredi. Le plus important est de bien (commodément et de manière rassurante) s'exprimer dans la parole, savoir quels sont les dangers qui menacent et où se cachent les coraux et les roches sous-marines, se servir de la langue, et les courants qui la traversent, pour notre propre bénéfice.

1. Le premier courant, salvateur pour Vendredi, ce sont les verbes modaux. Il doit toujours, quand c'est possible, exprimer la relation émotionnelle au contenu de ses énoncés. Non seulement il y gagera de la clarté en tant que locuteur, mais encore, en utilisant les verbes modaux, il simplifiera les règles, souvent compliquées, qui gèrent l'usage des verbes et leurs conjugaisons. Il suffit de connaître la forme de la première personne de ces verbes : « je veux », « je peux », « je dois », « j'aime bien », afin de créer un nombre illimité de belles phrases, en y ajoutant les infinitifs. Les expressions de type : « il faut », « on peut », « il vaut mieux », « on doit », sont tout aussi faciles à utiliser. Même si les phrases ainsi créées n'ont pas de sujet grammatical, un sujet personnel se cache en elles. Les verbes modaux font que la parole devient égocentrique.

2. Tout excès d'informations, les répétitions ou le dédoublement (aussi bien au niveau de la structure grammaticale qu'au niveau sémantique), fera également l'affaire de Vendredi. Quelqu'un qui essaie de parler dans une langue qu'il ne connaît presque pas, doit faire l'éloge de la redondance et de toutes ses formes dégénérées : la tautologie, le pléonasme, les variations sur un seul et même sujet. En effet, grâce à elles, il peut compter sur une « seconde chance » aussi bien dans

¹⁴ Voir W. Dilthey, « Naissance de l'herméneutique », [dans :] idem, *Écrits esthétiques. Œuvres 7*, Paris, Cerf, 1995, p. 306.

l'écoute que dans la compréhension. Les figures rhétoriques raffinées, les parallélismes, les symétries, les anaphores, etc. peuvent rendre le même service.

3. Vendredi est condamné au langage des choses. Dans le « jeu d'éléments universels et particuliers » que, selon Jakobson, les linguistes sous-estiment en général, il doit se mettre du côté du concret. Rien n'est pire pour Vendredi qu'un « discours déplacé », qui « libère la parole de la contrainte du *hic et nunc* et permet [...] de traiter des événements éloignés dans l'espace et dans le temps ou même fictifs »¹⁵. Il en résulte que dans la conversation il faut rester dans les limites de l'ici-et-maintenant, ne pas anticiper l'avenir, ne pas s'avancer au-devant, mais se tenir fermement de ce qui est réel, proche et tangible. Le mieux serait que chaque chose dont on parle soit à portée de main. Le temps viendra pour une métalangue, qui donne l'avantage à Robinson.

4. Pour Vendredi, novice en anglais, le mieux serait que cette langue n'ait pas eu d'histoire (car son histoire à lui dans cette langue commence à peine), qu'elle n'ait pas de formes pétrifiées et idiomatiques. Vaines illusions. Même Robinson n'est pas en mesure de faire en sorte que les mots oublient leur histoire, et qu'ils donnent l'impression que c'est pour la première fois qu'ils sont utilisés et mis à côté d'autres mots. L'idiomatique, c'est une malédiction. Chacun qui a essayé d'apprendre une langue étrangère le sait. Mais Vendredi peut, jusqu'à un certain point, choisir entre codes élaborés et codes restreints, selon la distinction de Basil Bernstein. Selon ce dernier, « la forme pure d'un code restreint serait une forme où tous les mots, et donc la structure organisatrice quel que soit son degré de complexité, seraient totalement prévisibles pour les locuteurs et pour auditeurs »¹⁶. Les exemples proposés par Bernstein expliquent de quoi il s'agit : « les modes ritualistes de communication : les relations protocolaires, les divers types de services religieux, les propos routinisés d'usage dans les réunions mondaines, les situations où l'on se trouve en position de narrateur d'histoires »¹⁷. Les codes élaborés donnent beaucoup plus de liberté. C'est grâce à eux et à travers eux que l'individu peut transmettre les expériences singulières.

5. Ce qui compte, peut-être même le plus, dans la communication verbale, c'est ce qui est extra-verbal : la respiration, l'intonation, le rythme, la mélodie, le timbre, la mimique (et surtout le travail des lèvres), la gesticulation, le langage du corps¹⁸, bref : tout ce que tu es vraiment, mon cher Vendredi, et ce que tu veux réellement. Et toi aussi, cher Robinson. Cela, vous ne le trouverez pas dans les dictionnaires et dans les

¹⁵ R. Jakobson, « L'Agencement de la communication verbale », [dans :] *Essais de linguistique générale 2. Rapports internes et externes du langage*, Paris, Minuit, 1973, p. 88.

¹⁶ B. Bernstein, « Une approche socio-linguistique de l'apprentissage social », [dans :] idem, *Langage et classes sociales. Code socio-linguistique et contrôle social*, traduction, présentation, bibliographie et index de J.-C. Chamboredon, Paris, Minuit, 1975, p. 130.

¹⁷ Ibidem.

¹⁸ Ce doit être vrai puisque même dans des manuels populaires de communication interpersonnelle on lit que cette sphère extra-linguistique du message occupe 35 à 65 % de celui-ci.

grammaires. Ce surplus communicationnel, toujours non décrit adéquatement, a ses propres lois. C'est plutôt l'acteur que le grammairien qui doit être enseignant et maître dans cette dimension expressive. Parler, c'est jouer au théâtre. Pour parler français, il faut jouer un Français, en anglais, un Anglais.

6. Dans la communication verbale, le fait qu'on parle est aussi important, et peut-être même plus important, que la façon dont on parle. Accroche-toi donc à ta parole à tout prix, cher Vendredi. Ne suspends pas, ne rompt pas le contact avec ton interlocuteur. Regarde Robinson dans les yeux, même si tu ne comprends pas ce qu'il dit. N'interrompt pas la conversation, sauf si tu ne sais plus du tout de quoi on parle.

7. Ce n'est que rarement que parler se ramène (et se limite) au seul parler. D'habitude, parler fait partie d'une activité, la conversation est une coopération. Ceci, on n'a guère besoin de l'enseigner à Vendredi. Lors de la première rencontre avec Robinson, il ne connaissait pas encore le mot « sabre », alors qu'il a réclamé l'objet « sabre » d'un geste afin de trancher d'un seul coup à son aide la tête de l'ennemi. C'est la coopération et la collaboration des deux habitants de l'île inhabitée qui ont fait qu'ils ont créé un espace commun (quoique asymétrique) de la communication langagière, et non pas uniquement, pas même avant tout, les leçons d'anglais. Il en est de même avec l'expression de sentiments et d'émotions qui peuvent donner un sens à des mots incompréhensibles, aussi bien aux confessions amoureuses qu'aux cris de la haine. Il faut donc comprendre la structure des événements, de la (co)opération, la logique des sentiments, car c'est en eux que le réseau de mots qui se construit au-dessus d'eux trouve sa source et son sens.

8. Lorsqu'on est Vendredi, il ne faut pas céder l'initiative communicationnelle à Robinson. Il faut être plutôt émetteur que récepteur. C'est un conseil plus difficile à respecter. Et pourtant, il vaut mieux parler de manière boiteuse dans une langue qu'on ne connaît (presque) pas, plutôt que d'écouter quelqu'un qui s'en sert à la perfection (qui parle vite et avec assurance, de manière raffinée, en choisissant ses mots avec précision). C'est sur le récepteur que repose le poids de la compréhension. Malin qui déplace ce poids sur son interlocuteur. Robinson te noie sous un flot de mots. Tu n'as donc pas de choix, Vendredi. Sauve-toi en posant des questions, autant que tu peux (alors on ne t'en posera pas). Celui qui pose des questions, dirige la conversation. Dirige-la.

9. On peut attendre le même but en initiant de nouveaux sujets. La langue, on le sait, est une invention formidable qui permet de dire tout, ou presque. Son champ thématique est illimité. Pas de pression en son sein pour parler plutôt de ceci que de cela. Si ce ne sont donc que les locuteurs qui décident de quoi parler, saute sans cesse d'un sujet à un autre, en particulier lorsque le niveau de complication de l'entretien devient trop élevé. La construction de l'embarcation, le maintien du feu, la consommation de la chair humaine, la supériorité de Dieu des chrétiens sur Benamouki : tout est bon comme sujet de conversation.

10. Et lorsque tous les moyens ont failli, applique le dernier : passif. Fais-toi l'écho de ton interlocuteur. Répète les bouts de sa dernière phrase. Tu l'obligeras ainsi à préciser ce qu'il a voulu dire. Répète ses mots avec l'intonation interrogative, avec étonnement, surtout lorsque tu ne les comprends pas. À coup sûr, il te donnera des explications supplémentaires. Non seulement tu gagneras du temps ; en répétant, tu apprends à parler, et ce en conversant. Il n'y a pas de meilleure méthode pour apprendre le langage de Robinson.

Il est temps de tirer les conclusions.